

Baudrillard lecteur de Marx

Gérard Briche

Trois ouvrages de Jean Baudrillard constituent une explication avec Marx : *Pour une critique de l'économie politique du signe* (1972), *Le Miroir de la production* (1973) et *L'Échange symbolique et la mort* (1976). Après ceux-ci, Baudrillard estimera que les comptes sont réglés, et il ne reviendra plus sur la question sinon de manière occasionnelle. À partir de la fin des années soixante-dix, et surtout après *De la séduction* (1979) et *Simulacres et simulation* (1981), la pensée de Baudrillard prendra un tour nettement « post-moderniste ». Il développera essentiellement l'idée d'une évanescence du réel derrière l'infini chatolement d'apparences hyperréelles.

On a vite fait d'assimiler Jean Baudrillard à ce que l'on appelle, en utilisant le terme qui prétend lui donner une consistance, *french theory*. Une « théorie française » qui, dans le mouvement de désillusion de la seconde moitié des années soixante-dix¹, rompt avec la volonté de rigueur, effective ou non, de ce que l'on a désigné par le structuralisme. Une pensée qui est donc « post- » : post-structuraliste, post-léniniste ou post-révolutionnaire, et dont les auteurs s'illustrent surtout par la désinvolture théorique, éventuellement revendiquée, qui caractérise justement la pensée - ou la non-pensée - post-moderniste.

Aucune désinvolture au contraire dans la lecture de Marx par Baudrillard. Il est vrai que celui-ci, germaniste et traducteur de Marx², avait les moyens de ne pas s'en tenir aux approximations schématiques qui passent souvent pour être la pensée de Marx³. Ce qui fait de la lecture qu'il fait de Marx, reprenant l'épistémologie générale du matérialisme historique à partir du concept d'« échange symbolique », une lecture fine, et de ses critiques des critiques souvent pertinentes.

À cette nuance près que ces critiques faites au matérialisme historique ne disqualifient pas la pensée de l'auteur du *Capital*, mais feraient plutôt apparaître, à côté du Marx que nous transmet la tradition, essentiellement la tradition du mouvement ouvrier (toutes tendances confondues), un autre Marx. Un autre Marx qui n'est justement pas l'analyste positif et positiviste de l'économie politique bourgeoise que déconstruit Baudrillard. Un autre Marx qui, loin d'être, par la critique sévère du matérialisme historique, rejeté dans les poubelles de l'histoire des idées, s'en trouve plutôt dégagé comme une figure nouvelle, et actuelle.

En ce sens, et de manière inattendue, la lecture de Marx que faisait Baudrillard au début des années soixante-dix apparaît fort proche de la lecture que font aujourd'hui des auteurs comme Moishe Postone⁴. Une appréciation qui, certes, ne s'étend pas à celle de l'évolution ultérieure de Baudrillard. Celui-ci rejettera quelques années plus tard le concept d'« échange symbolique⁵ » sur lequel il s'appuyait, pour développer une pensée du simulacre et de la simulation qui lui a donné, non sans raison, la réputation d'un penseur du postmodernisme. Mais cela explique que Moishe Postone, justement, puisse dire que « *la posture critique de Marx est plus proche du poststructuralisme que du marxisme orthodoxe de la Deuxième Internationale*⁶. »

¹ Une désillusion qui a pris la forme d'une méfiance à l'égard des « grands récits », voir J.-E Lyotard, « Le grand récit a perdu de sa crédibilité », in *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 63.

² Baudrillard a, entre autres, participé à la traduction française de *l'Idéologie allemande* de Marx, publiée par les Éditions sociales en 1968.

³ On ne rappellera jamais assez le mot de Michel Henry : « *Le marxisme est l'ensemble des contresens qui ont été faits sur Marx.* », in *Marx. Une philosophie de la réalité*, Paris, Gallimard, 1976, p. 9.

⁴ Voir de Moishe Postone, *Temps, Travail et Domination sociale* [1993], traduction O. Galtier et L. Mercier, Paris, Mille-et-une nuits, 2009,.

⁵ Jean Baudrillard: « *Aujourd'hui*, dit-il en 1983 à l'occasion de la traduction allemande de *L'Échange symbolique et la mort*, ce terme me pose quelque problème, je ne l'emploierais plus. *Aujourd'hui, je ne crois plus à cet ordre symbolique.* » in *La Mort de la modernité*, Konkursbuch, 1983, p. 79.

⁶ M. Postone in « L'histoire du capitalisme et sa critique », conférence prononcée à Lille, le 25 novembre 2009, dans le cadre des Semaines européennes de la philosophie (CitéPhilo), texte disponible sur le site www.citephilo.org.

Cela ne signifie évidemment pas que Marx serait poststructuraliste avant la lettre, mais que le marxisme traditionnel a oblitéré une autre figure de Marx, que Robert Kurz nomme le « *Marx ésotérique* ⁷ ». Un autre Marx qui a des choses à dire sur le monde d'aujourd'hui, dont la pertinence n'a rien à envier aux théories postmodernes. En ce sens, une lecture de Marx aujourd'hui, qui ne peut faire l'économie d'une critique du matérialisme historique, constate que Jean Baudrillard y a contribué, quelles qu'aient été par ailleurs ses raisons.

L'idée générale de Baudrillard est que Marx n'est pas sorti des catégories de l'économie politique bourgeoise, et en particulier qu'il a repris à son compte des catégories comme le travail et la valeur, en leur donnant une validité générale, transhistorique. Cette lecture n'est pas fautive, mais elle est unilatérale. Et Baudrillard, qui sait lire, a beau jeu de relever les contradictions du texte de Marx. Mais ces contradictions ne sont pas celles d'un théoricien qui s'empêtre sans fin dans l'économie politique bourgeoise; ce sont les contradictions entre une pensée qui, fille de son siècle, présente d'incontestables accents positivistes, et une pensée qui, sous forme d'éléments du reste rarement élaborés, suggère un dépassement radical de la société bourgeoise de production de marchandises, et de ses catégories.

Quand Baudrillard relève de manière pertinente de quoi le matérialisme historique est resté prisonnier, et à quoi il est resté aveugle, c'est pour en tirer la conclusion que la critique marxiste est restée à l'intérieur de la pensée bourgeoise, avec en particulier son éloge du travail et de la valeur. Baudrillard n'a pas tort, mais en disant que Marx est resté à l'intérieur de la pensée bourgeoise, il se trompe : c'est le marxisme traditionnel qui s'y est logé ⁸. Et Baudrillard se trompe bien plus en cherchant du côté de l'« *échange symbolique* » les éléments d'une critique vraiment révolutionnaire, car ces éléments existent déjà dans le texte de Marx. Mais pour les voir, il faut les mettre en évidence, et faute de sortir d'une vision traditionnelle du marxisme, Baudrillard ne les voit pas.

Échange marchand ou « échange symbolique »

Dès sa thèse de doctorat et l'ouvrage *Le Système des objets* (1968), Baudrillard avait établi une analogie entre la circulation des marchandises et la circulation des signes ⁹. Cette analogie est le fonds commun des auteurs de l'époque. Roland Barthes en avait fait ses *Mythologies* (1957), mais Baudrillard va la développer en combinant linguistique, anthropologie et matérialisme dialectique, sous le primat de l'ordre symbolique. On reconnaît là l'ambition du prétendu « structuralisme », quoique Baudrillard se soit toujours tenu à distance de celui-ci. Il est sociologue, même si, précise-t-il, c'est au sens où Georges Bataille comprenait la sociologie ¹⁰ (« *Ce fut un bon angle d'attaque* », dit Baudrillard ¹¹).

Le projet de Baudrillard est clair: « *faire l'analyse de la forme/signe comme la critique de l'économie politique s'est proposé défaire celle de la forme/marchandise* ¹². » Cette analyse s'appuie sur l'analogie du rapport entre les deux faces de la marchandise (valeur d'échange/ valeur d'usage) et les deux faces du signe (signifié/signifiant). Mais cette analogie est-elle de l'ordre d'un parallélisme ? « *Ce rapport, écrit Baudrillard, s'établit dans les deux cas comme une fonction hiérarchique entre une forme dominante et une forme alibi* ¹³. » En réalité, cette formulation, qui sert bien le propos de l'auteur, est grosse d'un contresens. En effet, peut-on dire que c'est le cas du signe? Sans doute oui,

⁷ Voir Robert Kurz, *Lire Marx* [2000], trad. fr. Hélène et Lucien Steinberg, 2002, La Balustrade, p. 21.

⁸ Le contresens sur Marx ne consisterait donc pas dans une trahison de sa pensée, mais dans la lecture unilatérale d'un texte profondément traversé par une contradiction entre la pensée positive de la production marchande et la pensée négative d'un dépassement de la société de production de marchandises.

⁹ « *La "langue" des objets [est] parlée* » (*Le Système des objets*, Paris, Denoël/Gonthier, 1968, p. 15).

¹⁰ Voir Georges Bataille, *La Sociologie sacrée du monde contemporain* [1938], Paris, Lignes/Léo Scheer, 2005.

¹¹ J. Baudrillard, *D'un fragment l'autre. Entretien avec François LYonnet*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 86.

¹² J. Baudrillard, Pour une critique de l'économie politique du signe, op. cit. p. 172.

¹³ *Ibid.*, p. 172,

mais dans la circonstance précise où l'usage du signe est mythique ¹⁴ comme dit Roland Barthes, c'est-à-dire où le signe ne désigne pas ce qu'il dénote mais ce qu'il conte. Dans cette situation, la dénotation est effectivement l'alibi de la connotation, elle ne vaut rien pour elle-même, et va jusqu'à disparaître. « *Quia ego nominor leo* » ne signifie rien d'autre que : « *Je suis une règle de grammaire* ¹⁵. » Peut-on en revanche dire que c'est le cas de la marchandise? Indiscutablement non, car si la valeur d'usage peut n'être que minimale, elle ne peut pas disparaître. Un minimum de réalité lui est indispensable pour être le support de la valeur d'échange, même si elle devient dérisoire et que la marchandise est plus réelle dans son abstraction que dans sa forme concrète. Ce qui est le cas quand les objets deviennent si pauvres qu'ils ne parviennent à exister que par la représentation imaginaire qu'on s'en fait.

En poussant au parallélisme l'analogie entre signe et marchandise ¹⁶, Baudrillard réduit à un code ce qui est en fait le mode de domination de la valeur, c'est-à-dire de la richesse capitalisable. Il en appelle donc logiquement à une critique de cette économie politique générale (où les signes sont immédiatement marchandises, et où les marchandises sont immédiatement signes) sur le modèle de la critique, par Marx, de l'économie politique bourgeoise. Que la valeur d'échange soit en fait plus réelle que la valeur d'usage (qui n'est que l'ombre de cette valeur d'échange), c'est le propre de la marchandise. En effet l'échange marchand est sa seule raison d'être; sa seule fin est la circulation et la croissance d'une valeur qui n'a rien de symbolique. En traversant la face concrète de la marchandise, de plus en plus misérable ¹⁷, on n'entre pas dans le monde somptueusement encodé de l'échange symbolique : on est dans la dimension inhumaine de la valeur capitalisable, qui n'a d'autre fin que son autovalorisation infinie.

L'anthropologie qui établit une analogie entre la consommation de ces objets pauvres que constituent les marchandises et la consommation ostentatoire des sociétés dites « primitives », commet en réalité un contresens complet qui est l'erreur symétrique de celle du matérialisme historique. Celui-ci projette sur d'autres sociétés des catégories qui n'existent que dans la société marchande ¹⁸, et dont il fait des catégories transhistoriques : l'économie, le travail, la marchandise, la valeur, ne sont des formes autonomes que sous l'effet du fétichisme propre à cette société. Celle-là en revanche sous-estime souvent le caractère radicalement spécifique au capitalisme de ces catégories, et simultanément projette sur la société marchande des catégories qui ne lui sont pas spécifiques, comme celle de consommation ostentatoire, tout en méconnaissant que la domination de la forme-valeur de la marchandise est susceptible de métamorphoser à son bénéfice des formes de relations sociales qui lui sont antérieures ¹⁹.

Contrairement à ce que suggère Baudrillard, la « disjonction » entre la valeur d'usage (réputée utile) et la valeur d'échange n'est pas le résultat d'une opération idéologique ou d'un effet de code. C'est la réalité même du capitalisme, car la fin des marchandises n'a jamais été de présenter une utilité pratique pour les hommes, même si cette réalité apparaît aujourd'hui dans toute sa nudité: « *Le monde de la marchandise est montré* comme il est ²⁰ ». Si la séparation du signe et du monde peut n'être qu'une *fiction* ²¹, la séparation du monde de la marchandise et du monde vécu, elle, n'en est pas une, et elle a pour nom l'aliénation. Dans le monde de l'aliénation achevée que Guy Debord nomme *société du spectacle*, l'usage même des choses n'a cours que sous la forme de la consommation des marchandises, et la vie concrète est supplantée par la réalité

¹⁴ R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 182.

¹⁵ *Ibid*, p. 188.

¹⁶ « *Les deux dimensions sont distinctes mais... le parallèle est total* », in *L'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 17.

¹⁷ « *La baisse tendancielle de la valeur d'usage [est une] constante de l'économie capitaliste a*, Guy Debord, in *La Société du Spectacle*, 1967, thèse 47.

¹⁸ Il faut mettre au crédit de Baudrillard qu'il identifie bien cette erreur du matérialisme historique (voir *Le Miroir de la production*, *op. cit.*, p. 94), même s'il la critique lui-même d'un point de vue erroné.

¹⁹ Cette illusion d'une validité transhistorique, y compris critique, des catégories fétichistes modernes, se manifeste dans une anthropologie marxiste comme celle de Maurice Godelier. Elle explique aussi la stupide formule de Sartre suivant laquelle « *le marxisme [est] l'indépassable philosophie de notre temps.* » (in *Critique de la Raison dialectique*, 1960, Gallimard, p. 9)

²⁰ G. Debord, *La Société du spectacle*, 1967, thèse 37.

²¹ Voir J. Baudrillard, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, *op. cit.* p. 185

du spectacle²².

Mais dans la continuité du parallélisme entre signe et marchandise qu'instauré Baudrillard, l'idée même d'une aliénation n'a plus de sens : on aboutit très logiquement à l'affirmation qu'il n'y a pas de « *réalité concrète autonome* », et par conséquent pas plus de consciences fausses que de conscience vraie : il n'y a que des codages. Baudrillard interprète la réalité de la domination de la forme-valeur comme le fait qu'il n'y a que « *ce qui est vu et découpé par le signe*²³ ». Il interprète la réalité de la domination de l'abstraction comme le fait que la face concrète de la marchandise-signe n'est qu'une caution « *naturaliste*²⁴ », un simple effet de réalité. Une idée que Baudrillard radicalisera ultérieurement en niant même qu'il y ait signe, puisqu'il n'y a pas de « *réalité* » référentielle dont il serait le signe²⁵.

On ne peut évidemment que rappeler le contexte historique des analyses de Baudrillard. Avec les années soixante, les Trente glorieuses²⁶ s'accomplissent dans ce qu'on appelle la « société de consommation ». Une société où la consommation, si elle n'est pas une réalité pour chacun, doit tout au moins être un idéal pour tous. C'est en effet une nécessité économique que les marchandises soient consommées, pour que leur valeur marchande puisse être capitalisée et permettre la production d'autres marchandises. Le but n'étant certes pas le bien-être des hommes mais la croissance de la richesse abstraite, la valorisation de la valeur capitalisable. Ce qui explique la montée de la publicité, dans la mesure où une fois que les besoins sont satisfaits, la consommation marque le pas. La publicité est alors l'industrie adjuvante dont la tâche est de susciter des besoins toujours nouveaux et de faire des marchandises, non plus seulement des produits de consommation, mais des modes d'expression que les codes de la société moderne mettent en scène dans des « *mythologies*²⁷ ».

Ainsi Baudrillard, avec d'autres, constate que les marchandises deviennent des « objets », et que le bonheur se nomme consommation. Dans ce processus, la réalité matérielle perd de la consistance, et l'échange marchand se présente comme un échange de signes. La question est alors de savoir si on est encore dans une société que les catégories du matérialisme historique permettent de comprendre.

La métaphysique de la production

À partir du moment où il n'y a plus ni signes ni marchandises, mais des « objets » qui sont en même temps signes et marchandises, « *il faut concevoir toute la sphère de la production du travail, des forces productives comme basculant dans la sphère de la "consommation" entendue comme celle d'une axiomatique généralisée, d'un échange codé des signes*²⁸. » Dans le mouvement du développement capitaliste, « *k travail n'est plus une force, il est devenu signe parmi les signes. Il se produit et se consomme comme le reste*²⁹. »

Cette évolution a une double conséquence : d'une part, ce qui passait pour être le levier d'un dépassement révolutionnaire du système économique de la production marchande est visiblement le fondement même de ce système, et le matérialisme historique se révèle être complètement interne à l'économie politique bourgeoise. Et d'autre part, puisque « *Marx nous a fourvoyés, dans L'euphorie dialectique des forces productives*³⁰ », il est nécessaire de reprendre les présupposés du matérialisme historique pour briser ce qu'il est en vérité, c'est-à-dire « *le miroir de la production où vient se*

²² « *Le spectacle n'est pas seulement le serviteur du pseudo-usage, il est déjà en lui-même le pseudo-usage de la vie.* » Guy Debord, *IM Société du spectacle*, op. cit., 1967, thèse 49.

²³ J. Baudrillard, Pour une critique de l'économie politique du signe, op. cit, p. 188.

²⁴ 2. *Ibid.* p. 189.

²⁵ « *Les choses font qu'il n'y a plus d'ordre, plus d'ordres symboliques non plus. Seul le sujet est porteur d'un ordre symbolique...* » (J. Baudrillard, *La Mon de la modernité*, op. cit. p. 79).

²⁶ C'est-à-dire la période 1945-1975, selon l'expression de Jean Fourastié dans *Les Trente Glorieuses*, Paris, Fayard, 1979.

²⁷ R. Barthes, *Mythologies*, op. cit., passim.

²⁸ J. Baudrillard, *L'Échange symbolique et la mort*, op. cit., p. 29.

²⁹ *Idem.*, p. 23.

³⁰ *Idem.*, p. 27.

*réfléchir toute la métaphysique occidentale*³¹ », et pour poser les bases d'une théorie sur laquelle puisse s'appuyer « *l'exigence révolutionnaire*³². »

Bref, pour Baudrillard, le marxisme est consubstantiel à l'économie politique bourgeoise³³ avec laquelle il partage ce qui est à son fondement: le productivisme et le fétichisme du travail. « *Marx fait une critique radicale de l'économie politique, mais il la fait encore dans les formes de l'économie politique. Ce sont là les ruses de la dialectique*³⁴. » Et Baudrillard se fait fort de le montrer en analysant le texte même de Marx, et en particulier le fameux « *Fragment sur les machines*³⁵ » du *manuscrit de 1857-58* (connu sous le nom de *Grundrisse*). « *La phase de la machinerie, écrit Baudrillard, [est celle] de la prépondérance du capital fixe, où "le travail objectivé n'est pas un simple produit servant d'instrument de travail, mais la force productive elle-même"* (*Grundrisse, t. II, p. 213*). *Cette accumulation de travail objectivé qui supprime le travail vivant comme force productive se multiplie ensuite à l'infini par l'accumulation du savoir : "L'accumulation du savoir, de l'habileté ainsi que de toutes les forces productives générales du cerveau social sont alors absorbées dans le capital qui s'oppose au travail : elles apparaissent désormais comme une propriété du capital, ou plus exactement du capital fixe"*(*Gr., II, 213*).

Cette phase de la machinerie, de l'appareil scientifique, du travailleur collectif et de l'O.S. T., est celle où "le procès de production cesse d'être un procès de travail, au sens où le travail en constituerait l'unité dominante" (*Gr. II, 212*). *Il n'y a plus de force productive, "originale", mais une machinerie générale transformant les forces productives en capital - ou plutôt une machinerie fabriquant de la force productive et du travail. Tout l'appareil social du travail est désamorcé par cette opération : c'est la machinerie collective qui se met à produire directement la finalité sociale, c'est elle qui produit la production*³⁶. »

« *Le procès de production cesse d'être un procès de travail, au sens où le travail en constituerait l'unité dominante* », écrit Marx. Ce qui ne veut pas dire, faut-il le préciser, qu'il y a production sans qu'il y ait travail, mais que « *l'ensemble du procès de production n'est plus alors subordonné à l'habileté de l'ouvrier; il est devenu une application technologique de la science*³⁷ ». Autrement dit, avec le développement du machinisme, « *ce n'est pas dans le travail mais dans le capital que se fixe le résultat du travail social général*³⁸. » Et Marx conclut ce développement avec la formule : « *dès lors, l'ouvrier est superflu*³⁹... »

Ce que Marx décrit, c'est le travail social global. Avec l'importance croissante des machines, il est de moins en moins pertinent de mesurer la productivité du travail à l'échelle du travail immédiat⁴⁰: le

³¹ J. Baudrillard, *Le Miroir de la production, op. cit.*, p. 46.

³² *L'échange symbolique et la mort, op. cit.*, p. 23.

³³ J. Baudrillard : « [II y a] impossibilité pour le matérialisme historique de passer au-delà de l'économie politique », in *Le Miroir de la production, op. cit.* p. 95.

³⁴ J. Baudrillard, *Le Miroir de la production, op. cit.*, p. 50.

³⁵ Le « *Fragment sur les machines* » est l'une des parties les plus énigmatiques et les plus stimulantes des *Grundrisse*. C'est là que Marx évoque la fin du travail immédiat et la prééminence du *général intellect*. On imagine qu'il prête à de nombreuses spéculations; il est en particulier l'une des références majeures du courant *post-opéraïste* (Negri, Lazzarato, etc.). Malheureusement, la seule traduction française fiable (dirigée par Jean-Pierre Lefebvre aux Editions sociales) est indisponible. Les autres traductions (celle de Roger Dangeville aux Editions Anthropos et chez 10/18, et celle dirigée par Maximilien Rubel aux éditions Gallimard et dans La Pléiade) sont pratiquement inutilisables. Le « *Fragment sur les machines* », qui n'est pas signalé comme tel, se trouve aux pages 182 à 200 dans le tome 2 de la traduction Lefebvre (et aux pages 582 à 600 dans l'édition Dietz du texte allemand). Il se trouve aux pages 209-231 dans le tome 2 de la traduction Dangeville, utilisée par Baudrillard pour citer Marx.

³⁶ J. Baudrillard, *L'Échange symbolique et la mort, op. cit.* p. 29-30. Baudrillard cite Marx dans la traduction Dangeville, seule disponible alors. Les citations se trouvent respectivement aux pages 186 et 185 dans le deuxième tome de la traduction Lefebvre.

³⁷ K. Marx, *Grundrisse*, trad. Dangeville, t. II, p. 214; trad. Lefebvre, t. II, p. 187.

³⁸ K. Marx, *op. cit.*, trad. Dangeville, t. II, p. 214; trad. Lefebvre, t. II, p. 187.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Baudrillard reconnaît certes que Marx le dit explicitement: « *Pour être productif, il n'est plus nécessaire de mettre soi-même la main à l'œuvre; il suffit d'être un organe du travailleur collectif ou d'en remplir une fonction quelconque.* » (cité in *L'Échange symbolique et la mort, op. cit.* p. 32, note 1), mais il n'y voit que la remarque d'un « *malin jésuite* » !

travail de chaque ouvrier est élément de la mégamachine sociale, mais cela ne permet pas d'en déduire la disparition de ce travail individuel. Baudrillard commet deux erreurs de lecture: d'abord, arguant de la disparition du travail immédiatement productif, il rabat le concept de « travail » sur celui de « service ⁴¹ », ensuite il voit dans la persistance chez Marx de l'emploi de la catégorie de « travail » comme un mépris de ce « *travail improductif* », comme un mépris de « *la véritable indéfinition du travail sur laquelle se fonde la stratégie du capital* ⁴² ». Deux erreurs qui finalement n'en sont qu'une : un contresens sur ce qu'est le travail pour Marx.

Que la stratégie du capital se fonde sur une indéfinition du travail, c'est une paraphrase de ce que Marx lui-même explique. Cette indéfinition, c'est tout simplement celle du travail abstrait, c'est-à-dire de cette face invisible, abstraite, de l'activité de production, qui fait que le produit n'est pas seulement un bien ou un service qui présente une utilité pratique (Marx parle de « *richesse matérielle* ⁴³ »), mais aussi et surtout une marchandise dont l'utilité pratique est indifférente, et dans laquelle se représente une valeur capitalisable. Et ce travail abstrait, Marx bien évidemment ne le méprise pas : il en fait même la critique radicale, en démontrant qu'il constitue précisément la raison pour laquelle le travail n'existe que dans la société capitaliste marchande. Ce qui existe dans toute société, ce sont des activités variées au moyen desquelles les hommes, dans un métabolisme avec la nature, s'approprient des ressources pour satisfaire des besoins. Mais le concept général de « travail » qui subsume toutes ces activités n'a de sens que dans la société marchande, dans la perspective d'une régulation des échanges par une évaluation de chaque produit, pour qu'on puisse le mesurer comme valeur, indépendamment de son utilité pratique, évidemment particulière.

« *Il n'y a guère à sortir de là, écrit Baudrillard : le travail marxiste se définit dans ce cadre absolu [...] comme activité rationnelle productrice de valeur* ⁴⁴. » On pourrait à la rigueur accepter cette définition, mais en précisant d'une part qu'elle ne définit pas le travail marxiste (notion absurde), mais le travail tout court, « *sans phrase* » comme écrit Marx, c'est-à-dire le travail tel qu'il existe dans le cadre de la société capitaliste et nulle part ailleurs. Et en précisant d'autre part que cette valeur produite se présente de manière contradictoire : utilité pratique (« *richesse matérielle* »), et valeur capitalisable - qui seule importe dans le capitalisme. Quant à la valeur du travail dans le cadre de sa « *définition anthropologique comme finalité humaine* ⁴⁵ », si « *elle traverse toute l'idéologie bourgeoise et socialiste* ⁴⁶ », elle est complètement absente de la pensée de Marx. En revanche, elle est exaltée dans toutes les idéologies progressistes (y compris ouvrières ⁴⁷), et c'est à juste titre que Baudrillard y voit « *la stratégie du capital* ⁴⁸ ».

Baudrillard se rend bien compte qu'« *il y a en filigrane de la pensée marxiste, une esthétique du non-travail, ou du jeu* ⁴⁹... » Effectivement, le mouvement de la pensée critique de Marx tend à un au-delà du règne de la valeur et du travail, « *un au-delà de l'économie politique, qu'on appelle jeu, non-travail ou travail non aliéné* ⁵⁰ » ; ne nous attardons pas sur la difficulté qu'il y a à désigner toute forme de ce métabolisme avec la nature qui, sous le capitalisme, est aliéné en travail. Le vocabulaire manque et il est aisé, en faisant usage d'un nom qui domine depuis plus deux siècles, d'en faire un concept général qui déforme la réalité.

Du moins faut-il tenter de maintenir la conscience de la double nature du travail, et ne pas se laisser leurrer par l'apparente dématérialisation du travail immédiat; s'il n'y a travail que parce qu'il y a

⁴¹ « *C'est là où nous en sommes... : le rabatement de tout travail sur le service - le travail comme pure et simple présence/occupation, consommation de temps, prestation de temps. Faire "acte" de travail comme on fait acte de présence, comme on fait acte d'allégeance...* » (Baudrillard, in *L'Échange symbolique et la mort*, op. cit. p. 33).

⁴² J. Baudrillard, *L'Échange symbolique et la mort*, op. cit. p. 32.

⁴³ Marx, *Grundrisse*, trad. Lefebvre, op. cit. t. I, p. 288, et aussi *Le Capital*, Livre I, trad. Lefebvre, 1983, Messidor/ Editions sociales ou 1993, PUF, p. 52.

⁴⁴ J. Baudrillard, *Le Miroir de la production*, op. cit. p. 41.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁷ *Ibid.* p. 34: « *Dès l'origine cette aberrante sanctification du travail s'est trouvé être le vice secret de la stratégie économique et politique du marxisme.* » Du marxisme oui, mais sûrement pas de Marx.

⁴⁸ D'ailleurs, plutôt que d'une « *stratégie du capital* », il est question chez Marx du « *mouvement de la valeur comme sujet automate* », in *Le Capital*, Livre I, trad. Lefebvre, 1983, op. cit., p. 173.

⁴⁹ J. Baudrillard, *Le miroir de la production*, op. cit. p. 36.

⁵⁰ J. Baudrillard, *ibid.*, p. 37.

capitalisme, il n'y a capitalisme que parce qu'il y a travail. Et à se leurrer sur une disparition du travail, on a vite fait de croire à une disparition du capitalisme. Force est de constater que Baudrillard n'évite pas cet écueil.

Obsolescence de Marx et postmodernisme

« *La classe exploitée portait une contradiction violente, ce n'était pas moins dans le cadre d'une intégration, d'une socialisation, sauvage et forcée, mais d'une socialisation quand même dans le cadre du système productif général* ⁵¹. » Cette analyse de Baudrillard est parfaitement juste ; elle est analogue à celle que font des auteurs aussi différents que Robert Kurz ⁵² ou André Gorz ⁵³, pour n'en citer que deux.

Le matérialisme historique fondait la possibilité d'un dépassement révolutionnaire du système capitaliste sur un soulèvement révolutionnaire du prolétariat. Ce système ayant pour base l'exploitation des travailleurs, l'horizon de la lutte ouvrière était un système social où le travail ne serait plus exploité mais aurait pour fin la satisfaction de tous. Dans un tel système, le travail serait rendu à ce qu'il était avant que le capital n'en exploite les fruits: un besoin de l'homme, aussi naturel et aussi nécessaire que les besoins de s'accomplir dans les domaines artistiques, sociaux ou affectifs.

Or, cette vision d'un avenir où le travail serait libéré de ses exploiters est aussi une vision qui « *fait apparaître le concept de production lui-même comme mouvement et fin générique de l'homme* ⁵⁴. » Et Baudrillard a raison d'affirmer qu'une telle vision « productiviste » est interne à la logique de l'économie politique bourgeoise. Les idéologies du travail, portées en particulier par le mouvement ouvrier, se sont révélées n'être que des idéologies bourgeoises au service du capital. Éventuellement, elles ont servi à promouvoir, dans les pays du « socialisme réel », une modernisation accélérée destinée à rattraper les autres pays capitalistes ⁵⁵. Ce que montre d'ailleurs, avec l'effondrement du « socialisme réel », l'unification à l'échelle mondiale du système de la production de marchandises.

Dans la logique anti-productiviste de Baudrillard, maintenir « l'exigence révolutionnaire », c'est renoncer à l'économie politique, c'est renoncer au travail, c'est renoncer à la métaphysique de la productivité. Et cela peut prendre la forme d'une critique radicale du « marxisme », disons du matérialisme historique, et la forme d'une critique radicale du travail. C'est lutter, non plus pour libérer le travail de ce qui le maintient dans les chaînes, mais pour se libérer de ces chaînes que constitue le travail, dans la perspective de l'utopie du possible. « *L'utopie est là, dans toutes les énergies dressées contre l'économie politique. [...] C'est une parole d'avant l'histoire, d'avant la politique, d'avant la vérité, parole d'avant la séparation et la totalité future - la seule qui, parlant le monde comme non séparé, le révolutionne vraiment* ⁵⁶. »

Mais chez Baudrillard, l'utopie ne résistera pas à la désillusion postmoderne : « *La fin de l'économie politique, nous en avons rêvé avec Marx [...]. Puis nous en avons rêvé contre Marx lui-même, dans la dénégation des postulats de l'économie. [...] Aujourd'hui, nous n'avons même plus à rêver de cette fin. L'économie politique s'évanouit elle-même sous nos yeux* ⁵⁷. » Et de ce fait, ni la critique ni le renoncement n'ont plus de sens : « *Si les choses existent, il est inutile d'y croire. Si elles n'existent pas, il est inutile d'y renoncer* ⁵⁸. » Vanité donc de la lutte et de la critique, puisque le mouvement du capital se résout dans la réversion infinie des apparences et l'évanouissement du monde. « *La pensée critique et contradictoire ayant été en quelque sorte absorbée, phagocytée par le déroulement des choses — la pensée doit se trouver un autre champ. [...] Ce serait pour elle une*

⁵¹ *Ibid.*, p. 149.

⁵² R. Kurz, *Manifeste contre le travail*, Paris, Léo Scheer, 2002; *Avis aux naufragés*, Paris, Lignes, 2005.

⁵³ A. Gorz, *Adieux au prolétariat*, Paris, Galilée, 1980; *Les Chemins du Paradis*, Paris, Galilée, 1983.

⁵⁴ *Ibid.* p. 28.

⁵⁵ Il suffit d'évoquer la caricature que fut le « stakhanovisme » pour rappeler que le marxisme au pouvoir dans les pays du « socialisme réel » n'a jamais voulu édifier qu'une société de travail, qui soit plus performante encore que celle des pays capitalistes.

⁵⁶ J. Baudrillard, *Le Miroir de la production*, *op. cit.* p. 186.

⁵⁷ J. Baudrillard, *Le Paroxyste indifférent*, Paris, Grasset, 1997, p. 9.

⁵⁸ J. Baudrillard, *L'Illusion de la fin*, Paris, Galilée, 1992, p. 81.

*chance de se radicaliser en apesanteur*⁵⁹. » Se radicaliser en apesanteur: belle formule pour définir une pensée « à la fois dégagée de sa responsabilité objective et des fonctions encombrantes comme celle du savoir, de la recherche des causes, etc.⁶⁰ »

On connaît la formule de Marx : « *Il n'y a pas de route royale pour la science, et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés*⁶¹. » Le lyrisme du style s'explique bien sûr par l'enthousiasme de l'auteur à l'annonce qu'une traduction française du *Capital* était envisagée. En tout état de cause, on mesurera la distance qui sépare celui qui choisit l'effort qu'exigent les sentiers escarpés, de celui qui préfère se radicaliser en apesanteur. Finalement, la lecture attentive de Marx par Baudrillard se sera sublimée dans la réversibilité sans issue des mirages de la postmodernité.

Revue *Lignes*, n°31, février 2010.

⁵⁹ J. Baudrillard, *D'un fragment l'autre*, op. cit., p. 117.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ K. Marx, *Le Capital*, trad. Lefebvre, op. cit., p. 19.